



Saint John Henry Newman:

Un docteur pour l'Eglise ?

Fr. Hermann Geissler FSO

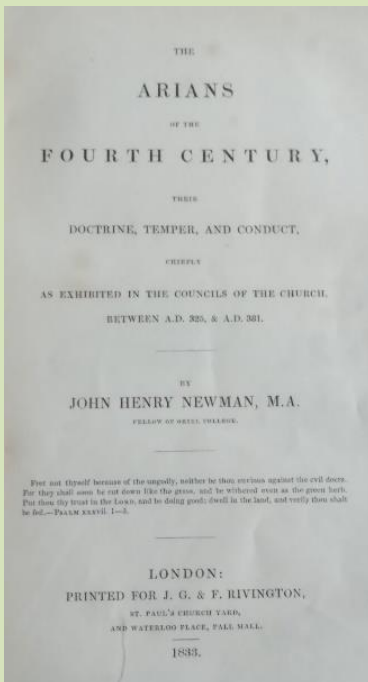
John Henry Newman a été canonisé par le Pape François le 13 octobre 2019. Nombreux sont ceux qui pensent qu'il devrait être compté parmi les Docteurs de l'Eglise. Déjà en 1990, pendant un symposium marquant le premier anniversaire de la mort de Newman, le Cardinal Joseph Ratzinger affirmait : « Je crois que le signe caractéristique d'un grand maître dans l'Eglise est qu'il enseigne non pas seulement par ses idées et ses paroles, mais aussi par sa vie car en lui pensée et vie se compénètrent et se déterminent mutuellement. Si cela est vrai, Newman appartient en vérité au nombre des grands maîtres de l'Eglise car il touche notre cœur et illumine notre intelligence. »¹ Newman nous parle par son exemple et ses pensées. En Newman, la vie et l'œuvre sont inséparablement liées et entrelacées.

En conséquence, on ne peut voir en Newman un représentant de la «Théologie du manuel scolaire» classique. Il a lui-même écrit, dans quelques lettres, qu'il ne se considérait pas comme un vrai théologien, car il ne s'est jamais assis à son bureau pour écrire un tract théologique, par exemple sur le Dieu Trine, la christologie, l'ecclésiologie ou tout autre domaine de la théologie. La pensée théologique de Newman trouve son origine dans la vie concrète et vise à aider à comprendre et à affronter la vie avec foi. Par conséquent, sa théologie n'est pas une simple théorie, elle est toujours dirigée vers la vie concrète.

¹ Stolz M.K./Binder M., *John Henry Newman – Lover of Truth*, Rom 1991, 146.

Presque toutes ses œuvres ont été écrites parce qu'il se trouvait dans une situation difficile et qu'il se lançait dans une recherche pour clarifier la situation, ou bien parce que d'autres personnes se tournaient vers lui dans leur besoin et lui demandaient aide et conseil. Il a lui-même écrit à une occasion que ses écrits ont toujours été une réponse à un « appel ».

Ceci est évident pour les quelques 22 000 lettres qu'il a écrites, qui montrent qu'il était avant tout un père spirituel, un pasteur et un conseiller pour les gens. C'est également clair pour ses nombreux sermons et cours qui remplissent onze épais volumes. Newman était un prédicateur doué qui du plus profond du cœur parlait au cœur des gens et essayait de les conduire vers le cœur du Rédempteur. Mais même ses écrits systématiques plus fournis sont le fruit de défis concrets, des réponses à un « appel ». Cela rend les œuvres de Newman authentiques, intéressantes et pertinentes. Dans cette courte contribution, je voudrais présenter brièvement quatre de ses œuvres et souligner en quoi elles sont en rapport avec son cheminement dans la vie, de quelle manière elles touchent le cœur et l'esprit, encouragent, et tendent vers le haut – dans une imitation personnelle du Seigneur et le service de l'Eglise.



La première des œuvres importantes de Newman s'intitule Les Ariens du quatrième siècle. Cet ouvrage peu connu est d'importance fondamentale pour le cheminement personnel de Newman dans la vie et dans la foi. Newman écrit ce livre en 1832- alors âgé de 31 ans, quand il était professeur au Oriel College à Oxford.

Après une jeunesse tourmentée, à l'âge de quinze ans, Newman avait trouvé une foi profonde, personnelle, en Dieu son Créateur. « Moi-même et mon créateur » (John Henry Newman, *Apologia pro vita sua*, Genève 2003, 121), les deux êtres seulement dont l'évidence était absolue et lumineuse, comme il l'écrivit à cette époque. Après cette « première conversion », il étudia la théologie, apprit

des morceaux de l'Écriture par cœur et prit rapidement la décision d'entrer au service de l'Église Anglicane. Il devint diacre puis prêtre, commença son travail comme professeur, et peu de temps après devint curé de l'Université d'Oxford.

Grâce à quelques amis, il eut connaissance de la tendance High Church de l'Anglicanisme. Et bientôt mûrit en lui la conviction que l'Église devait être indépendante de l'État, ce qui de toute évidence n'était pas le cas en Angleterre. Et il prit conscience que le manque de profondeur et la tiédeur dans la foi grandissaient partout. Où pouvait-il trouver de l'aide, de la lumière et des conseils ?

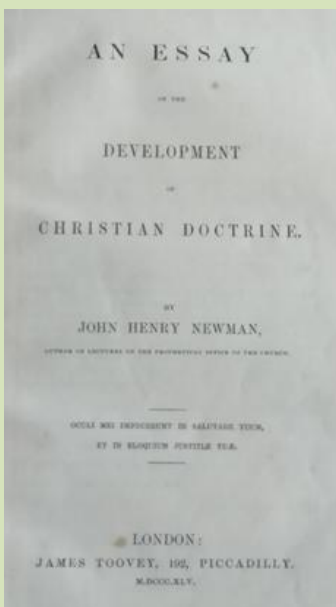
Pendant l'été 1828, il commença à lire de manière systématique les Pères de l'Église. Il fut fasciné. Il connaissait déjà l'Écriture. Maintenant la deuxième source de foi s'ouvrait devant lui : la tradition. Il réalisa combien les Pères de l'Église furent contestés à leur époque et avec quel courage et quelle fermeté ils continuaient à professer Jésus Christ, Fils de Dieu.

Il fut particulièrement impressionné par St Athanase qui dû se battre toute sa vie contre l'arianisme. Dans son ouvrage *Les Ariens* du quatrième siècle il évoqua ce combat spirituel. Il ne s'intéressait pas seulement à l'histoire du quatrième siècle, les Ariens pour lesquels Jésus était seulement un grand homme mais pas le Fils de Dieu. De même ce n'était pas seulement à propos d'Athanase, des autres évêques confesseurs, et des nombreux fidèles qui n'ont pas failli dans leur foi en Jésus Christ vrai Dieu et vrai homme. Il était soucieux avant tout pour son époque qui était tombée dans un néo-arianisme, pour son Église Anglicane qui, dans une large mesure, avait perdu sa force intérieure ; il s'agissait d'un renouveau fondamental, une « seconde Réforme » dans l'esprit des Pères de l'Église.

A la fin, il s'agissait de sa propre vocation à professer la foi ouvertement, comme les Pères de l'Église. Le Mouvement d'Oxford, qui partait de là, devait renouveler l'Église Anglicane dans l'esprit des Pères de l'Église. Cela devait être un mouvement de réforme dogmatique, liturgique et ascétique pour allumer le feu de la vraie foi parmi les gens.

Une autre œuvre célèbre de Newman est l'Essai sur le développement de la doctrine chrétienne. Cet ouvrage, qui est devenu un classique dans l'histoire de la théologie, fut écrit en 1845, l'année de la conversion de Newman. Il est intimement lié à la question brûlante que Newman se posait sur la véritable Église.

Le Mouvement d'Oxford souhaitait renouveler l'Eglise Anglicane dans la fidélité à l'héritage des Pères de l'Eglise. Mais il voulait se dissocier de l'Eglise Catholique Romaine, car cette dernière était considérée comme étant « infectée par l'hérésie, nous devons la fuir comme la peste », ainsi que Newman l'écrivait à l'époque (Tract 20). Mais il était conscient que l'Eglise Anglicane avait besoin d'un fondement théologique plus ferme. De la sorte, il développa la théorie de « la Via Media », selon laquelle les Protestants avaient rejeté certaines vérités de la foi originelle et les Catholiques avaient défiguré la foi de l'Eglise antique par des erreurs, tandis que les Anglicans en tant que « Via Media » avaient fidèlement préservé l'héritage des Pères.

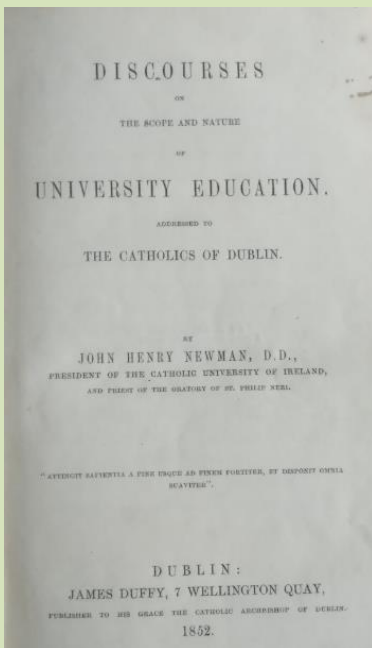


Toutefois, il y avait un écueil dans la théorie de la « Via Media ». La vérité repose-t-elle toujours au milieu ? En étudiant l'Eglise du quatrième siècle, Newman se rendit compte que la réponse à la question était « non ». Entre les Ariens et Rome, il y avait une « Via Media » : les semi-Ariens. Les Ariens niaient la divinité de Jésus. Rome enseignait que Jésus est vrai Dieu et vrai homme. Les semi-Ariens prétendaient que Jésus n'est pas l'égal de Dieu, mais qu'il est semblable à Dieu. La vérité ne résidait pas chez les semi-Ariens, mais dans l'Eglise de Rome. La théorie de la « Via Media » s'écroulait comme un château de cartes.

Au même moment, Newman voyait comment sa tentative pour interpréter le Crédo Anglican dans un sens catholique était officiellement condamnée par l'Université d'Oxford et rejetée par les Evêques Anglicans. Ainsi il décida de s'établir avec quelques amis à Littlemore, un village qui appartenait à l'Université, et où il avait pris en charge la pastorale pendant de nombreuses années. Il espérait y trouver des éclaircissements au sujet de son avenir par la prière, le jeûne, et l'étude. Dans une lettre écrite en janvier 1845 nous voyons comment Newman se débattait avec sa conscience quant à son avenir : « La question se résume en ceci : Puis-je trouver le salut dans l'Eglise anglicane ? (C'est une question personnelle, il ne s'agit pas de savoir si tel autre le peut, mais moi, le puis-je ?) Serais-je en sûreté si je devais mourir cette nuit ? Est-ce un péché mortel de ma part de ne pas entrer dans une autre communion ? » (Apologia Pro Vita Sua, 411).

La question pour Newman était de savoir si oui ou non les doctrines Romaines « plus récentes » - c'est-à-dire le purgatoire, les indulgences, la vénération de Notre

Dame et des saints- déformait la foi des Pères de l’Eglise. Il décida alors d’écrire une étude sur Le Développement de la doctrine chrétienne. Dans cette étude, il recherchait les critères qui permettent de faire la distinction entre le développement véritable et la corruption. Certains de ces critères sont : la continuité des principes –les points essentiels de la foi ne changent pas ; la capacité d’assimilation – la foi peut intégrer de nouveaux éléments, par exemple de nouvelles cultures ; une suite logique – le développement de la foi doit être cohérent ; une vigueur continue – le vrai développement apporte une nouvelle vie, la corruption mène à une réduction et un affaiblissement de la foi.



Le résultat de cette recherche fut décisif pour la poursuite de son cheminement dans la vie. Il rapporte : « A mesure que j'avais, les difficultés s'évanouissaient devant moi et je cessais de parler des "catholiques romains", pour les appeler hardiment les "catholiques". Je résolus de me faire recevoir dans l'Église catholique avant que le livre ne fût terminé, et il est encore aujourd'hui au point où je l'avais laissé » (Apologia Pro Vita Sua, 415). En outre, nous remarquons ici la ténacité de Newman. : Dès qu'il percevait quelque chose en sa conscience éclairée par la foi, il prenait immédiatement les mesures qui s'imposaient. Il se conformait à la voix de la conscience, il se conformait à l'appel de Dieu, il se conformait à la vérité.

Un troisième ouvrage d'importance de la main de Newman est son étude sur L'idée d'Université. Après avoir été reçu dans l'Eglise catholique, il s'installa à Rome où il étudia pendant plusieurs mois, puis fut ordonné prêtre. Il entra dans la Congrégation des Oratoriens de St Philippe Néri et fonda le premier Oratoire à Birmingham. Dans cette ville, il déploya une activité pastorale féconde parmi les pauvres, accompagna un nombre incalculable de personnes dans leur cheminement de foi, et poursuivit son travail théologique. Son âme était arrivée au « port après avoir traversé une tempête » (Apologia Pro Vita Sua, 421).

Il recevait constamment des demandes particulières. En 1851, les évêques irlandais lui demandèrent de fonder une université catholique à Dublin, dont il fut le premier

président. Newman fut enthousiaste. Il releva le défi avec joie. Il souhaitait donner naissance à un « Oxford catholique. »

Pour mener à bien le projet, il fit une série de conférences sur L'idée d'Université à Dublin. Ces conférences constituent encore aujourd'hui un des meilleurs ouvrages de référence sur la question. Dans ces conférences, Newman s'en prend aux spécialisations partiales au détriment de l'éducation générale. Selon lui, le but de l'Université est de former des « gentlemen », des personnalités mûres capables d'assumer des responsabilités dans l'Eglise et dans la société.

Selon Newman, une éducation authentique présente toujours trois dimensions fondamentales : elle concerne le savoir, la vertu et la religion, raison pour laquelle il a toujours soutenu la liberté de religion. Aujourd'hui nous utiliserions peut-être le terme d'éducation intégrale. Quoiqu'il en soit, Newman s'élève de toutes ses forces contre le fait de réduire l'éducation à un simple transfert de connaissances spécialisées et aussi contre une université soumise au pragmatisme de l'économie. Selon lui, une université authentique doit être ouverte à toutes les sciences, se concentrer sur l'éducation des personnes en tant que personnes, et accorder à la théologie la place qui doit être la sienne au centre.

Malheureusement, le projet de cette Université Catholique de Dublin échoua. Newman était trop en avance sur son temps. Il ne souhaitait pas simplement un lieu d'éducation pieuse mais une université cosmopolite où les étudiants seraient éduqués pour servir dans le monde. Par conséquent, il projetait d'inclure des laïcs parmi le corps enseignant. Cela était toutefois inhabituel à cette époque pour une université catholique et finit par créer des tensions avec les autorités en Irlande. Et finalement, Newman se rendit compte que tous ses efforts n'avaient abouti à rien. Mais les concepts de base qu'il développe dans L'idée d'Université ont été préservés pour nous, et continuent à être extrêmement pertinents.

Le quatrième et dernier ouvrage que je souhaite mentionner est la Lettre du duc de Norfolk. Newman la rédigea en 1874 et y résuma ses idées sur la conscience, particulièrement dans ses rapports avec l'Eglise. L'événement qui le conduisit à écrire ce livre fut l'accusation publique lancée par Gladstone, le Premier Ministre en exercice. Ce dernier soutenait qu'à la suite de la proclamation du dogme de l'infaillibilité pontificale, définie lors du Concile Vatican I en 1870, les catholiques ne pouvaient

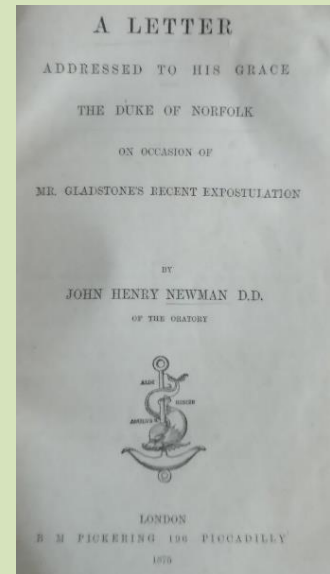
plus être considérés comme des sujets loyaux de l'Etat car ils devaient soumettre leur conscience au pape.

Pour répondre à cette grave accusation, Newman rédigea un long essai qu'il dédia au Duc de Norfolk, dans lequel il tentait de clarifier la relation entre l'autorité de la conscience et l'autorité du pape. Il voulait montrer que les catholiques suivent d'abord leur conscience – et c'est précisément pour cela qu'ils peuvent être en même temps des serviteurs loyaux de l'Eglise et de l'Etat. La base de son argumentation peut être résumée ainsi :

Les catholiques n'obéissent pas au pape parce que quelqu'un les oblige à le faire, mais parce qu'ils le décident librement en conscience, convaincus qu'ils sont que le Seigneur guide l'Eglise par l'intermédiaire du pape- et les évêques en union avec lui- et la maintient dans la vérité. Ainsi Newman peut-il écrire : «Si le pape prononçait contre la conscience, il se suiciderait, il ferait crouler le sol sous ses pieds» (John Henry Newman, Lettre au duc de Norfolk, Bruges 1970, 244).

La conscience doit être formée et guidée. Newman écrit que la conscience « est si subtile, si capricieuse, si facilement détournée, obscurcie, pervertie, si délicate dans son argumentation, si marquée par l'éducation, par l'orgueil ou par la passion, et d'un équilibre si peu assuré. » En conséquence, elle est « à la fois le plus élevé de tous les guides, et pourtant le moins brillant ; voilà pourquoi dans l'intention divine, l'Eglise, la papauté, la hiérarchie répondent à un besoin profond » (Lettre au duc de Norfolk, 245). Ainsi la conscience retient sa primauté. Personne n'a jamais le droit d'agir contre la conscience, car la définition du péché est exactement celle-ci : agir contre sa conscience. Mais la conscience nécessite d'être informée et dirigée vers la révélation divine qui est préservée et transmise par l'Eglise.

L'autorité de l'Eglise et du pape est au service de la conscience des personnes et de la société, mais cette autorité a aussi ses limites. Elle s'étend jusqu'à la révélation et les vérités nécessaires pour atteindre le salut. Elle n'a rien à voir avec l'arbitraire ou les formes de gouvernement de ce monde. De la sorte le pape n'est pas infaillible en ce qui concerne la discipline, l'administration et à plus forte raison la politique du moment. Si chacun accomplissait sa mission dans l'obéissance au Seigneur, pour Newman « les conflits entre l'autorité du pape et l'autorité de la conscience seraient



extrêmement rares. » « Après tout, chacun reste libre selon sa conscience d'agir à son gré dans les cas extraordinaires, et nous avons la certitude et la garantie ... qu'aucun pape ne pourra jamais forger pour ses fins personnelles... une fausse loi de la conscience » (Lettre au duc de Norfolk, 250). Le pape n'est pas au-dessus de la vérité, il est le serviteur de la vérité qui éclaire la conscience des fidèles.

Dans la Lettre au duc de Norfolk, Newman conclut ses remarques sur la conscience avec le célèbre « toast » : « Si, après un dîner, j'étais obligé de porter un toast religieux – ce qui évidemment ne se fait pas –, je boirais à la santé du pape, croyez-le bien, mais à la conscience d'abord, et ensuite au pape » (253). Ce « toast » signifie que notre obéissance au pape n'est pas une obéissance aveugle, mais une obéissance soutenue par une conscience croyante. L'autorité du pape n'est pas absolue et ne remplace pas l'autorité de la conscience. En fait, la conscience vient en premier dans la mesure où elle conduit les personnes vers ce qui est bon et vrai, et ensuite le pape qui sert le bon et le vrai. Newman adhère résolument à la corrélation entre la conscience et l'Eglise. On ne peut pas se réclamer de lui ou de son toast pour placer l'autorité de la conscience contre l'autorité du pape. Les deux autorités, la subjective et l'objective, dépendent l'une de l'autre et sont liées l'une à l'autre : le pape à la conscience et la conscience au pape, car l'une et l'autre sont au service de la vérité qui est le Christ lui-même au bout du compte (cf. Jn 14, 6).



Ces quelques remarques montrent la pertinence des écrits de Newman, la façon dont ils sont intimement liés à sa vie et avec quelle force ils parlent à notre cœur et à notre esprit. Sera-t-il bientôt compté parmi les Docteurs de l'Eglise ?

© International Centre of Newman Friends

Via Aurelia 257, 00165 Rome

newman.roma@newman-friends.org

www.newmanfriendsinternational.org